

SPELUNCA

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE SPÉLÉOLOGIE

SIXIÈME ANNÉE

1900

PARIS

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

LA GROTTÉ DE CHURUGUES

VALLÉE DE BARÈGES — (HAUTES-PYRÉNÉES)

Par Lucien BRIET

Non loin de Gavarnie, et au seuil de la vallée d'Estaubé, qui conduit à la brèche de Tuquerouye par laquelle on entreprend généralement l'ascension du Mont-Perdu, existe une caverne appelée grotte de Churugues.

Inscrite sur la carte d'État-Major, cette caverne, que le Guide-Joanne se contente de mentionner, s'ouvre comme une bouche de four, au bas de la haute muraille de calcaire blanchâtre qui soutient le Mont-Herran. Un talus permet d'y accéder sans peine. Site éloquentement alpestre : entre le Mont-Herran et le pic de Larrue, dont les escarpements perpendiculaires, lisses, identiques de couleur et d'allure, s'arrondissent pour créer le débouché, un torrent s'échappe, divisé en deux branches qui vont, après une succession de rapides et de chutes, augmenter le débit du gave de Héas.

Je fus surpris d'apprendre, un jour que je m'enquerais chez Lacoste-Palasset de la grotte de Churugues, que jamais personne n'en avait atteint l'extrémité. C'était une galerie profonde, interminable, où un audacieux avait cheminé sans succès deux heures

durant. Des bruits étranges se répercutaient ; il fallait ramper par places ; on entrevoyait des abîmes ; un souffle violent éteignait les lumières. En 1842, le duc de Montpensier s'y était rendu, et une dame de sa suite en avait rapporté une pleurésie dont elle était morte, de retour à Tarbes. Puis, il y avait la légende, qui faisait aboutir la grotte, tantôt dans le pays des nains, tantôt, et cela d'une façon beaucoup plus admissible, en plein cirque de Pinède, sur le versant espagnol. On me raconta pour finir l'histoire du bœuf à Cumia. Au temps jadis, cet animal s'était fourvoyé dans la grotte, et tout le monde le croyait perdu, personne n'osant s'aventurer sur ses traces, lorsqu'il se retrouva tout à coup de lui-même, au bout d'une huitaine, pâtureant le long du torrent. Son maître s'aperçut bientôt que ses bouses renfermaient de petites graines qui se semèrent et qui furent l'origine, paraît-il, de la culture du millet dans le canton de Barèges, culture autrefois florissante, mais actuellement abandonnée.

Le mystère qui se dégageait de cet amalgame de racontars éveilla mon amour-propre, et je résolus d'explorer la grotte de Churugues, qui ne semblait guère avoir été jusqu'ici l'objet d'une étude méthodique et sérieuse. S'il allait exister là un souterrain analogue à la grotte Saint-Marcel-d'Ardèche ! Le courant d'air venait probablement d'un aven, d'une sortie quelconque ; quant aux murmures perçus, ne trahissaient-ils pas les plaintes d'une eau secrète franchissant un gour ? Mon imagination évoqua les merveilles de Dargilan et de Padirac...

Nous convînmes, le guide Henri Soulé et moi, de passer une nuit au lieu dit de *Rivière Grande*, le plus près possible de la grotte, dans une grange dont nous connaissions le propriétaire. Il était indispensable de nous trouver de bonne heure à l'entrée de la caverne, si nous voulions avoir toute la journée pour en parcourir les arcanes. J'achetai deux paquets de bougies ; je me procurai un décimètre, une corde et de la ficelle ; l'instituteur de Gèdre, mon ami Roudou, offrit de m'accompagner, et comme je possédais un carnet décliné, il fut entendu que nous dresserions le plan au fur et à mesure, numérotant, sondant les puits où nous nous réservions de descendre ultérieurement, car nous tenions à jeter un coup d'œil sur l'ensemble avant de nous occuper des difficultés et autres détails.

Le touriste qui désire visiter la grotte de Churugues peut, au départ de Gèdre, opter entre deux itinéraires, celui du *Coumély* et celui du *Passet des Glouriettes*. Le premier oblige à une grimpe longue et fatigante, mais une fois sur la montagne, le trajet s'achève de plain-pied, dans les prés de *Gargantan*, en face du Mont-Perdu, visible sous la forme d'un cône très aplati, couronnant le cirque d'Estaubé :

c'est à Gargantan que Ramond esquissa la gravure insérée au frontispice de son ouvrage (1). La seconde voie remonte la vallée de Héas jusqu'à son confluent avec la vallée d'Estaubé, et escalade, au moyen de lacets, les pentes des Glouriettes, où le gave encadre un joli bosquet de hêtres, et le long desquelles on recueillera de la barytine, ainsi que de nombreux exemplaires de cette fleur veloutée, chère aux alpinistes, le *leontopodium alpinum* ou pied-de-lion des Alpes, (*Édelweiss*, en Suisse).

Je choisis le chemin de Héas qui nous ménageait l'avantage d'être moins pénible par la chaleur, et, le 3 août 1897, vers 3 heures de l'après-midi, en compagnie de Soulé et de son invariable charge, je mis le cap sur Rivière-grande. Rondou avait promis de nous rejoindre le lendemain, au lever du soleil : il désirait coucher sous son toit communal et invoquait comme excuse sa situation d'époux.

Rivière-grande est un humble bassin ovale, bien accusé et verdoyant, qui sépare la vallée d'Estaubé du Passet des Glouriettes. Le torrent y tombe avec goût et, après un circuit rapide, se dérobe par un étroit canal pour s'épandre sur les roches moutonnées et déclives qui précèdent le petit bois. Je l'avais vu pour la première fois en 1890, lors d'une promenade effectuée sous la conduite du père Poc, et il me rappelait un cliché sur lequel j'avais, quelques pas plus loin, impressionné étourdiment une vue plongeante de Gèdre. Un môle naturel protège la bâtisse dont nous escomptions l'hospitalité. Vers le sud, la calotte de neige du Mont-Perdu étincelle au-dessus de la brèche et du pic de Tuquerouye, fragment de cette admirable couronne murale d'Estaubé qui, en s'élevant peu à peu, va former l'Astazou, dont on n'aperçoit que le dôme oriental, mélancolique et chauve, d'un ton grisâtre de boue sèche.

Avec un soupir de soulagement, nous sautâmes par dessus la clôture grossière qui limitait l'herbage et envahîmes la grange, dans le fenil de laquelle je m'installai au milieu de capes éparpillées, notre hôte, un Hourcadet, de Gèdre-dessus, vaquant dans les environs à ses occupations bucoliques. Du fumier s'amassait contre le roc. Le sentier se poursuivait, doublait le promontoire. En travers de l'eau, un alignement de pierres plates, distancées à peu près, nous livrait au besoin l'autre bord. La baie de la porte découpait un pan du Mont-Herran, et la grotte de Churugues avait l'air d'une lucarne de cachot percée dans une fortification grandiose.

Mon compagnon courut à la recherche de Hourcadet, qui arriva avec son plus jeune fils, si bien que, vers le crépuscule, dans la

(1) *Voyages au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées*, par L. RAMOND : Paris, chez Belin, an IX-1801, 1 vol. in-8°.

partie de l'étable servant de pièce d'habitation, égayés par une flambée pétillante, nous nous surprîmes à fraterniser tous les quatre, en attendant l'heure de nous étendre sur le foin, dans l'odeur duquel je parvins à sommeiller, vaincu par la fatigue.

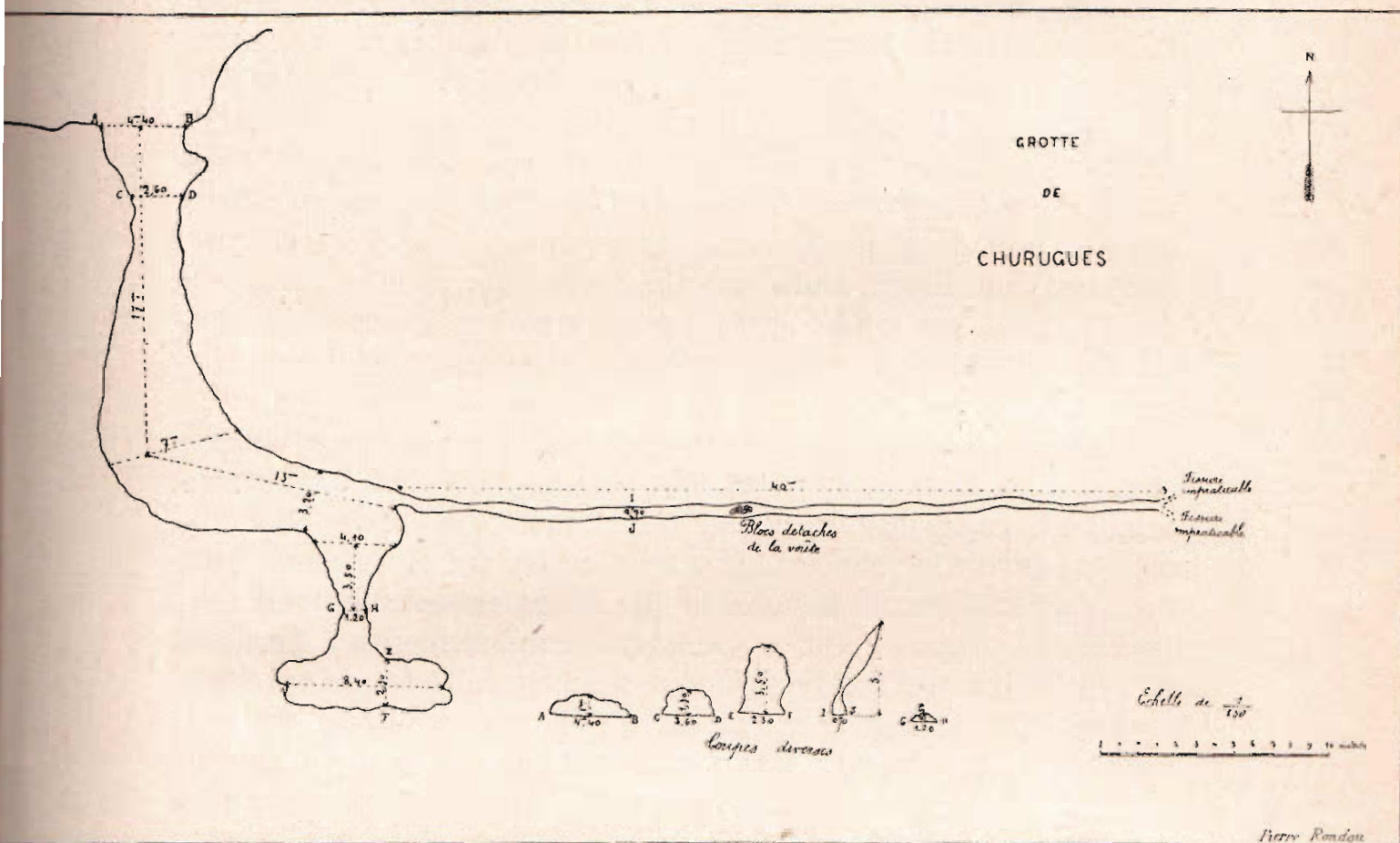
Le lendemain matin, nous franchîmes le glauque remous du gave. Les flancs du pic de Larrue s'illuminaient, et la crête d'Estaubé, en pleine apothéose, faisait glorieusement antithèse avec les premiers plans, encore dans l'ombre. Nous nous engageâmes sur les pentes et rencontrâmes bientôt une source, passé laquelle il ne nous restait plus qu'à suivre la lèvre d'une ravine rocailleuse et desséchée où s'égouttent, lors de la fonte des neiges, les terrasses du Mont-Herran : ces eaux engendrent une chute éphémère ruisselant sur le mur à gauche de la caverne, et expliquent les mots *Cascade et grotte de Churugues* qui figurent au plan cadastral. C'était à se demander si l'ancre en question n'aurait pas été autrefois l'exutoire d'un ruisseau souterrain dont le parcours s'était modifié.

Je constatai aussi, au fur et à mesure que nous approchions, que la grotte occupait un angle comblé de détritrus manifestement vomis par elle et qui formaient un pas assez abrupt. Une forte végétation, signe d'humidité, de fraîcheur, les recouvrait. Je m'accrochai à une touffe d'herbe et me trouvai soudain nez à nez avec une arcade surbaissée, emplie de ténèbres ; en avant, quelques tiges d'aconit napel, en fleur. Il me fut impossible d'obtenir une photographie directe, le recul manquant ; je dus opérer de profil, réduit encore de cette façon, en tant qu'espace, à la portion congrue. Des ramilles de *salix pyrenaïca*, disposées en traînée grimpante, ornaient le cintre. L'escarpement se tranchait net, et dans sa nudité sévère, deux ou trois saxifrages éveillaient d'autant plus l'envie qu'ils étaient hors d'atteinte.

A peine fûmes-nous assis que Rondou apparut en insecte dans Rivière-grande, jouant des jambes, sac au dos, son filet à papillons en main. Dès qu'il fut à portée, il nous cria le bonjour. Nous l'accueillîmes. Sa femme l'avait exhorté à beaucoup de prudence, et tout à cette recommandation, il avait oublié d'emporter la lanterne, grâce à laquelle j'espérais braver le fameux courant d'air... On n'en cassa pas moins amicalement la croûte. La silhouette massive qui se projetait sous nos pieds diminuait sans cesse. Vingt minutes plus tard, nous pénétrions dans le souterrain, avec beaucoup d'humilité, car l'entrée, large de 4^m,40, ne mesurait que 1 mètre de hauteur.

Tout d'abord, à côté d'une encoignure, un suintement avait lieu. Le ciel se relevait de suite. On eût dit une galerie de mine. Nous pûmes avancer à l'aise sur les gravats, les décombres, embarras-

sant le sol. La clarté du jour se prolongeait; à sa faveur, on voyait la caverne monter et changer de direction. Nous profitâmes de l'élargissement occasionné par ce coude pour nous défaire de notre bagage, que je n'avais pas voulu abandonner dehors, et munis chacun d'une bougie allumée, nous aboutîmes à un cul-de-sac. Ici, un amoncellement de cailloux; d'autre part, c'est-à-dire à gauche, une fente s'entre-bâillait, obliquement éclatée, pour continuer la grotte dont nous venions tout simplement de parcourir



le vestibule. La roche, que nous examinâmes, se composait d'un marbre gris et blanc couvert d'une couche de concrétions en chou-fleur, très mince, médiocre, d'un charme relatif; des meurtrisures indiquaient qu'on avait déjà prélevé des échantillons. Je crus pouvoir, comme il n'y avait guère matière à vandalisme, détacher à mon tour un souvenir.

Nous attaquâmes l'étranglement et nous commençons d'y défilier à la queue leu leu, lorsqu'il s'oblitéra d'une façon bizarre. Une des parois se gonflait et émettait une saillie telle que le passage se sectionnait, la partie d'en haut s'élançant à la façon d'un fer de lance, et la partie inférieure dégénéralant en boyau d'égout. Soulé, qui tenait la tête, dut se mettre à quatre pattes.

Nous l'entendions geindre ; ses épaules butaient. Je le crus même un instant obligé à la rétrograde, mais il s'allongea, se débattit, puis après un silence, exclama qu'il avait recouvré la position debout. Je songeai aussitôt à utiliser la voie supérieure dont la structure, incompréhensible au début, se trouvait maintenant expliquée par les rayons lumineux que le guide nous envoyait, selon mes indications et mes instances, et nous nous trouvâmes de nouveau l'un derrière l'autre.

Le couloir conservait son aspect d'étroite diaclase caractéristique. Sablé de gravier, il ressemblait au lit desséché d'un torrent paisible. Il fallut enjamber trois grosses pierres qui gisaient en tas, probablement détachées de la voûte fendue en ogive aiguë et fuyante, de 5 à 6 mètres d'élévation. J'espérais aller longtemps ainsi, lorsque le chemin se claquemura de nouveau, et sérieusement. Nous étions parvenus au fond de la galerie ; il n'y avait plus, au niveau du sol, que deux petites fissures impénétrables, de continuité douteuse, où Henri tenta en vain de fourrer la tête. Jamais le bœuf à Cumia ne s'était enfilé par là, à moins d'avoir eu la ressource d'un *Sésame, ouvre-toi*, dont nous ignorions malheureusement la formule.

Je me résignai à battre en retraite. Les 40 mètres que l'impasse accusait, additionnés avec les 30 mètres de l'antichambre, concédaient à la grotte de Churugues 70 mètres de profondeur. Nous ne pouvions avoir la primeur d'une aussi piètre découverte, car enfin il ne s'agissait que de franchir le rétrécissement pour tenir en main la clef de l'énigme. Je m'en persuadai même si bien qu'il me vint à l'esprit plus tard, en recopiant mes notes à l'*Hôtel de la Grotte*, que les trois pierres tassées au centre du boyau faisaient office de cairn et dissimulaient, soit une bouteille, soit quelque antique boîte à sardines, contenant les cartes de visite de nos prédécesseurs.

Nous jouissions maintenant de la pointe de jour bleuâtre qui se mourait au tournant du souterrain. Les ténèbres s'étaient comme éclaircies et semblaient mieux refoulées par notre luminaire. Rondou captura un lépidoptère nocturne qui s'était réfugié dans une anfractuosité. Pour Henri Soulé, à genoux sur le cailloutis, il me désignait la flamme de sa bougie, qui se soufflait presque. Évidemment, la grotte se prolongeait dans cet enfoncement, une lézarde peut-être, que nous allions élargir, s'il y avait lieu, et dont il fallait sur-le-champ reconnaître la disposition et l'importance. La fièvre du « jamais vu » nous empoignait.

Le guide se traîna, risqua sa lumière à bout de bras. Elle s'éteignit. Je la lui rallumai, car j'abritais avec soin la mienne, et nous finîmes par découvrir un soupirail derrière lequel l'espace s'élar-

gissait. Je lui donnai mon piolet pour déblayer. Lorsqu'il eut accompli tant bien que mal cette besogne, il insinua le haut du corps ; je ne vis plus que les clous de ses souliers qui à leur tour disparurent. Rien de moins aisé que ce passage : les cailloux cédaient sous le pied cherchant un point d'appui... Le trou n'avait que 50 centimètres de hauteur, et je fus, pour y passer, dans l'obligation de creuser les reins sur lesquels la montagne me parut un moment peser de tout son poids. Henri me tendit la main, et Rondou nous rejoignit sans aide, en agile montagnard.

Nous nous trouvions dans une sorte de chambre rectangulaire comportant 8^m,40 de long sur 2^m,30 de large ; l'élévation mesurait 3^m,50 en moyenne. Cette salle était complètement close, car en fait de crevasse, il n'y existait que celle par laquelle nous nous étions introduits. Nul revêtement stalagmitique sur les murs humides ; des gouttes d'eau pleuvaient par intervalles, et l'une d'elles mouilla le carnet où Rondou nota les mesures prises. Nous n'avions pas de chance, mais nous étions d'accord pour jurer que personne n'avait encore pénétré dans ce lieu ; le travail que nous avions exécuté pour agrandir la porte en était une preuve manifeste. Nous rétrogradâmes, les pieds en avant.

Telle nous apparut la grotte de Churugues. Elle ne mérite pas le déplacement. Rondou avoua que ce ne pouvait être dans son sein que feu Porte, le paysan de Gèdre-Debat, qui s'intitulait naturaliste, s'approvisionnait en fragments de stalactites qu'il vendait aux amateurs. Et dire que j'avais failli acheter par dépêche une lampe à magnésium pour en photographier les plus beaux recoins ! En résumé, nous n'avions été intéressés, durant nos investigations, que par la diaclase qui donne une parfaite idée des éclatements produits dans l'écorce terrestre, servant le plus souvent de réservoirs aux sources.

En regagnant le grand jour, je donnai un dernier coup d'œil à l'entrée de la caverne. Il était facile de constater qu'elle n'avait jamais servi d'habitation. Au surplus, à l'époque de l'homme préhistorique, la vallée de Barèges, avec tous ses embranchements, n'était qu'un réceptacle de glaciers versant leurs moraines dans la plaine de Lourdes. Nous dévalâmes sans plus tarder jusqu'à Rivière-grande, où Soulé restitua un marteau que nous avions emprunté à tout hasard, et, après une collation, nous nous séparâmes : Rondou partit à la chasse aux papillons dans la vallée d'Estaubé, tandis que je redescendais avec mon guide dans la vallée de Héas, à travers l'abrupt petit bois, méditant une revanche et ne regrettant pas trop ma promenade qui, après tout, mettait fin à la réputation, par trop surfaite, de la « mystérieuse » grotte de Churugues.